exaltèrent l'action de Judith; la tête d'Holopherne fut plantée sur les murailles et les Juifs ayant fait une sortie, les Assyriens, privés de leur chef, furent mis dans une horrible déroute. Judith mourut longtemps après, comblée de biens et d'honneurs. Le grand prêtre du Jérusalem vint même lui rendre visite.

Cette histoire est dramatique; le *Livre de Judith*, que nous venons d'analyser scrupuleusement, ne manque pas de certaines beautés littéraires; mais il est probable que c'est un roman. A aucune époque de l'histoire juive on ne peut placer ce siège fabuleux de Bethulie; jamais il n'y eut de Nabuchodonosor roi de Ninive; le nom d'Holopherne n'est prononcé par aucun historien; sa marche sur la Judée par la Syrie, la Cilicie et la Libye est d'une haute fantaisie géographique; enfin cette déroute d'une armée de plus de 150,000 hommes par une poignée de Juifs exténués rentre dans le domaine de la fable. Toute cette histoire acceptée comme vraie, le personnage de Judith et sa moralité n'en sont pas moins fort discutables. Nous empruntons à M. Patrice Larroque l'appréciation humoristique suivante : « La fourberie, la provocation au mal et l'assassinat ne sont pas choses qui se justifient par l'intention. Judith vient trouver Holopherne, sous prétexte de servir ses intérêts et de lui livrer les secrets des Hébreux. Elle s'introduit dans ses bonnes grâces au moyen de protestations de dévouement. Elle se donne même comme ayant expressément reçu la mission divine de le protéger contre les Hébreux. Elle fait servir sa beauté et ses charmes à exciter l'ardeur des désirs impurs d'Holopherne; elle prend part à une orgie qu'il donne dans sa tente, et lorsqu'elle l'a amené à l'état d'ivresse mort, elle l'assassine, après avoir invoqué l'assistance de Dieu. Une telle conduite ne serait pas excusable, quand même on la présenterait comme inspirée par des motifs purement humains; mais comblen ne paraît-elle pas irrélégieuse, quand on considère que la Bible présente Judith comme agissant sous la protection divine, et lorsqu'on voit le souverain pontife venir de Jérusalem à Bethulie, accompagné de tous ses prêtres, pour bénir cette femme et la proclamer la gloire d'Israël?

« On s'est demandé quel âge elle pouvait avoir à l'époque où elle séduisit Holopherne par cette incomparable beauté que la narration affecte de lui attribuer; et l'on a calculé qu'elle devait avoir plus de soixante ans. A ce calcul, Lemaistre de Sacy en oppose un autre, duquel il résulterait qu'elle n'avait alors qu'*environ cinquante ans;* mais comme s'il s'apercevait que les hibernes pourraient encore trouver cet âge un peu trop mûr pour le rôle de séductrice, il s'attache au verset 4 du ch. x, où il est dit que Dieu gratifia Judith d'un surcroît de beauté qui devait éblouir tous les yeux, et il ajoute, sur la foi d'une entière confiance en l'efficacité de cette intervention miraculeuse : « On ne sera plus » surpris que cette vertueuse femme ait eu » des agrements et de quoi plaire à quarante- » huit et cinquante ans. »

Ces curieux renseignements sur l'âge que pouvait avoir l'héroïne résultent, non pas du *Livre de Judith*, mais du texte, sous ce rapport, des rapprochements fournis par le *Livre des Rois* et les *Paralipomènes*.

Judith a inspiré une multitude de tragédies, de poèmes, de tableaux; nous donnons ci-après l'analyse des principales œuvres qui lui ont été consacrées.

En littérature, on compare souvent à Judith une femme courageuse qui se dévoue à une entreprise pleine de dangers pour sauver son pays :

« Dieu n'a donc pas encore abandonné la France! dit Julie. Il lui reste des cœurs purs, résolus et magnanimes, dignes de temps des saintes héroïnes Jahel et *Judith!* Et c'est une femme, une simple femme, entendez-vous? qui a porté ce coup glorieux. Oh! que j'aimerais à voir cette jeune fille et à presser ses mains sanglantes! — Hélas, interrompis-je, que dites-vous? L'heure qui va sonner, Charlotte Corday ne l'entendra plus. Elle a cessé de vivre. »

CHARLES NODIER.

« La duchesse du Maine, comme toutes les femmes irritées, se laissait aller à la légèreté de certains propos, cruels seulement dans l'expression. La pauvre princesse, qui s'évanouissait à la vue d'un peu de sang, voulait, comme *Judith*, couper la tête de sa proche main à un nouvel Holopherne, ou lui planter le clou sanglant de Jahel; c'était propos de femme colère, dont le régent aimait à rire. »

CAPEFIGUE.

« Alors, continua milady, alors je réunis toutes mes forces; je me rappelai que le moment de la vengeance ou plutôt de la justice avait sonné; je me regardai comme un autre *Judith*, destinée à sauver le peuple de Dieu; je me ramassai sur moi-même, mon couteau à la main, et quand je le vis près de moi, étendant les bras pour chercher sa victime, alors, avec le dernier cri de la douleur et du désespoir, je le frappai au milieu de la poitrine. »

ALEX. DUMAS.

— Iconogr. Nous ne savons plus quel est le grand artiste qui faisait de la Bible sa lecture favorite et, pour ainsi dire, son *vademecum*. Il est certain que peu de livres fournissent autant de types saisissants, autant de scènes originales, dramatiques, pittoresques. Le beau sexe y joue un rôle considérable. On y rencontre des femmes de tous les caractères, à commencer par Ève, la curieuse; on distingue, dans le nombre, la chaste Suzanne et l'intrigante Bethsabée, l'humble Ruth et la fastueuse reine de Saba, la gracieuse Esther et l'implacable Athalie, la tendre Rachel et l'intrépide Judith. Cette dernière héroïne, en qui le livre saint a naïvement glorifié l'assassinat des usurpateurs et des conquérants, a eu le privilége d'inspirer la plupart des maîtres des temps modernes. Elle a été représentée le plus souvent tenant par les cheveux la tête d'Holopherne et montrant avec orgueil ce sanglant trophée ou déposant dans un sac que lui tend sa servante. Des compositions de ce genre ont été peintes ou simplement dessinées par Cristofano Allori, Benvenuti (cathédrale d'Arezzo), Botticelli (musée des Offices), Luca Cambiaso, Lucas Cranach (musées de Dresde et de Venise), le Domenichin (fresque de l'église Saint-Sylvestre, à Rome, gravée par Jean Baron, G. Audran, R. van Audenaerde), Dosso Dossi (musée de Dresde), Artemisia Gentileschi (il y a quatre tableaux de cette artiste distinguée retraçant les diverses circonstances du meurtre d'Holopherne; le palais Pitti en a deux; les autres sont au musée des Offices et au musée de Stuttgart), H. Goltzius (gravé par Th. de Braen), le Guide (gravé par Gio-And. Serami et par N.-G. Duparc), B. Manfredi (musée du Louvre n° 248), Mantegna (musée de Berlin), Michel-Ange (fresque de la chapelle Sixtine gravée par Giulio Bonasone), le Padouan (musée du Belvédère, galerie de Dresde), Palma l'ancien (musée de Venise, gravé par J. Maenal), le Pordenone (tableau du musée des Offices, gravé par Ketterlin et reproduit à l'église Santa-Maria-di-Campagna, à Plaisance, gravée par Ol. Gatti), Palma le vieux (musée des Offices), Palma le jeune (gravé par P. van Lisebetten et Troyen), Nic. Rainieri (palais-théâtre de Venise), Raphaël (grave par Giulio Bonasone et par Blootelingh), Riedel (gravé par Lutz, 1848), Jules Romain (grave par P. de Caroli), Rosso de Rossi (gravé par R. Boyvin), Rubens (gravé par Voet et Schroider), Carlo Saraceno (au Belvédère, gravé par J. Maenal), G. Serrus (Salon de 1850), le Tintoret, le Titien (gravé par Jac. Piccinni; dans cette composition, Judith foule aux pieds la tête d'Holopherne), Alessandro Turchi (gravé par N.-F. Bertrand), Juan de Valdes Leal (ancienne collection Standish), Valentin (musée de Toulouse), Paul Véronèse (au Belvédère, gravé par Nic. van Hoy et J. Maenal), Virginia de Vezzo (gravé par G. Mellan), Claude Vignon (gravé par Abr. Bosse), Zoboli (musée de Modène), etc.

Parmi les graveurs dont les estampes nous offrent la figure de *Judith* tantôt isolée et portant la tête d'Holopherne, tantôt accompagnée de sa servante, nous citerons : Cherubino Alberti (d'après Pol Caldara), Aldtdorfer, Aldgrever (1528), Jean Andrea, J.-Mac Ardell, J. de Barbary (le Maître au caducée), Barthélemy Beham (3 pièces différentes), Hans-Sebald Beham, Abraham Bosse (1649), C.-T. Braen, Brinckmann (1741), B. Brunin, Th. de Bry (d'après Martin Heemskerk), L. Businck, Augustin Carrache, Fr. Chauveau, Albert Claas, Dom. Custos, W. Kilian, Antoinette Larcher, Andrea Mantegna, M.-J. Miereveldt, G.-B. Mola, Girol. Mocetto, le Parmesan, Maffei (d'après Alb. Dürer), Torbido dit Moro (d'après J. Romain), Gérard Audran (d'après un élève de Le Brun), etc.

Quelques artistes ont donné au drame de Judith un certain développement ou en ont représenté des phases diverses. Un tableau de Pietro Liberi, qui a fait partie de la galerie du marquis de Las Marismas, représente *Judith arrivant au camp d'Holopherne*. Dans les tableaux d'Horace Vernet et de Henri Regnault, que nous décrivons ci-après, la femme forte a été reçue dans la tente du général ennemi; elle a mis en jeu toutes les ruses de sa coquetterie; elle a rendu le conquérant amoureux, l'a subjugué par ses caresses et l'a enivré; et nous la voyons au moment où elle s'apprête à lui donner la mort. Regnault a traité le sujet avec un réalisme qui ne laisse pas de nous impressionner; Vernet l'a rendu d'une manière délicate et fade. Dans un de ses trois tableaux du musée de Madrid, le Tintoret a représenté Judith levant son épée pour frapper Holopherne endormi. Une énergique peinture de Morealeza, qui fait partie du musée de Naples, nous la montre accomplissant le meurtre avec une impassibilité farouche, sous les yeux de sa servante et de deux anges. Dans un tableau du Calabrese, qui appartient au même musée, nous la voyons debout près du corps décapité. Dans une peinture de Philippe van Dyck, qui a été gravée dans le *Musée royal*, elle semble se concerter avec sa vieille servante sur les moyens de quitter le camp avec sûreté. J. Ziegler a peint *Judith arrivant à Béthulie* et tirant du sac la tête du général assyrien (Salon de 1847). Enfin, au musée de Toulouse, est un tableau attribué à Matteo Rosselli, et qui représente *Ozias recevant Judith qui revient du camp des Assyriens.*

L'histoire de Judith a été peinte à fresque au XVIIe siècle, par Paolo Guidotte, au Campo-Santo de Pise; mais cet ouvrage pâlit singulièrement à côté des fresques dont les Giotto, les Gozzoli, les Orcagna, les Memmi ont décoré ce monument célèbre.

Judith, poème en six parties, par Du Bartas (1573). On publie, d'ordinaire, cette composition à la suite de la *Semaine*; elle n'offre pas la même valeur. L'auteur nous apprend, dans sa préface, qu'il l'entreprit à la prière de Jeanne d'Albret. La seconde édition (1583) est dédiée à Marguerite de Navarre. Quelques morceaux seulement manifestent une certaine verve; les vers ont une tournure archaïque fort prononcée et l'invention générale est froide. Du Bartas était, en effet, très-jeune quand il composa ce poème, et sa manière s'améliora beaucoup depuis. Il a suivi peu fidèlement le récit biblique, qu'il regardait, avec raison, comme apocryphe; il tenait de faire, nous dit-il, moins une œuvre originale qu'une imitation de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, et les procédés classiques, appliqués à un récit de la *Bible*, n'ont pu que l'égarer.

Judith et Holopherne (TRAGÉDIE DE), par le P. Pélicien de Saint-Esprit (1654). De tous les ouvrages inspirés par l'héroïne de Béthulie, celui-ci est le plus monstrueux. En six actes, qui n'a sans doute jamais été joué, est assurément le plus ridicule. La pièce est restée manuscrite; elle faisait partie de la collection dramatique de M. de Soleine. On y lit des vers tels que ceux-ci, prononcés par Holopherne :

Je ne fis jamais mal à ceux qui de l'honneur
Portent et du respect à mon souverain prince
Nabuchodonosor, et ci-suite province
Des Juifs m'exuse (sic) rendu, comme son lieutenant
Que je suis, avec paix et très-courtoisement,
J'exuse de mon coté conversé aucqu'elle...

Holopherne dit tout net à son chambellan Vagao :

Conseille cette dame à venir pour coucher
Avec moy cette nuit...

L'auteur s'arrange de manière que Judith accomplisse le meurtre sacré avant d'entrer dans la couche du général assyrien. Elle ne lui a fait que des agaceries de coquette, sans se donner à lui; aussi lui coupe-t-elle la tête sans remords, et elle dit là-dessus, dans une sorte de chant lyrique, combien elle est contente de ce qu'elle a fait :

Ton cor dormant, ton cor mort, ton cor coupé,
Qui pensois en moy ta luxure
Assouvir à la présente heure,
Après avoir très-bien soupé.

Judith, tragédie en cinq actes et en vers, de l'abbé Boyer (Comédie-Française, 1695). L'abbé Boyer a suivi fidèlement le récit de la Bible, en gazant les situations scabreuses avec une pruderie tout ecclésiastique. Sa Judith est une virago à laquelle on porte peu d'intérêt, et son Holopherne n'est guère de cette pièce, c'est qu'Holopherne n'est pas le héros; les personnages principaux sont Judith, Méraris, Ozias et Achior, qui dans le récit biblique, joue un rôle de transfuge des Assyriens, et que l'auteur a utilisé.

Ce n'est pas seulement le défaut d'intérêt et l'emphase du style qui nuisent à cette tragédie, ce sont les sentiments et les idées que l'auteur a prêtés à ses personnages. Le grand-prêtre dit à Ozias, qui vient de calmer une sédition populaire :

..... Comme ce peuple obéit à ta voix!
Quel est donc ton pouvoir?

— Je règne par les lois,

répond Ozias, comme pourrait le faire un roi constitutionnel; il ajoute :

Et je ne suis puissant que par des lois puissantes!

On s'attend, à toute minute, à entendre parler de la Charte et des élections.

Judith, drame allemand en cinq actes, de Fred. Hebbel (Théâtre-Royal de Berlin, 1840). Hebbel a fait une œuvre plus originale et plus savante que réellement belle; elle est tellement en dehors des conceptions dramatiques françaises, et même si éloignée de la tragédie telle que Shakspeare la comprenait, que ce genre, moitié humain, moitié mythique, ne nous semble qu'étrange. Holopherne personnifie la force objective, la matière qui ne gouverne pas l'esprit; quand il est en scène, tantôt c'est l'élement brutal qui l'emporte, tantôt c'est l'homme perdu de vices et de passions qui parle. Judith personnifie l'esprit exalté par l'enthousiasme. Les deux personnages posés ainsi en face l'un de l'autre dans les deux premiers actes, la lutte entre les deux forces contraires va s'ouvrir; elle remplit le reste de l'action. Pendant qu'on s'amuse sur les places publiques de la ville assiégée, Judith se livre à la prière et à l'extase; elle sent confusément qu'elle est appelée à une mission mystérieuse, et, sa décision prise, elle demande à sortir de Béthulie; elle se rend au camp d'Holopherne : « La nature entière demande sa mort, » se dit-elle. Introduite sous la tente, à minuit, elle ne sait pas trouver le fatale, elle tremble et s'écarte encore l'idée crime; elle espère toucher Holopherne. La sainteté, la fervente exaltation de la belle Israélite éveillent chez le général assyrien une pensée étrange : confiant dans le prestige de sa force, il veut qu'elle s'incline devant lui, il veut qu'elle renie le Dieu des Juifs pour l'adorer. Judith est comme troublée par le génie de la force et de l'audace : « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, faites que je n'aime pas celui que je dois tuer! » Quand Holopherne agité par l'ivresse et impatient de possédée sa proie, porte la main sur Judith, la femme se réveille, et l'horreur de sa situation rappelle qu'elle doit frapper : « Malheur! moi! s'écrie-t-elle, si je n'ose pas faire ce que j'ai résolu! » L'auteur admet que Judith se bit le dernier outrage... Elle revient de l'alcôve toute chancelante, échevelée, sinistre et portant à la main la tête du monstre.

Dans cette analyse, nous avons été obligé de dépouiller les scènes de leur symbolisme et elles n'apparaissent que dramatiques; l'idée que nous donnerions de l'œuvre de Hebbel serait fausse, si nous avons voulu en faire une simple comédie de mœurs. Ce n'est pas, ni les sentiments et les idées qui l'auteur a prêtés à ses personnages. Le grand-prêtre dit à Ozias, qui vient de calmer une sédition populaire :

..... Comme ce peuple obéit à ta voix!
Quel est donc ton pouvoir?

— Je règne par les lois

répond Ozias, comme pourrait le faire un roi constitutionnel; il ajoute :

Et je ne suis puissant que par des lois puissantes!

On s'attend, à toute minute, à entendre parler de la Charte et des élections.

Judith, drame allemand en cinq actes, de Fred. Hebbel (Théâtre-Royal de Berlin, 1840). Hebbel a fait une œuvre plus originale et plus savante que réellement belle; elle est tellement en dehors des conceptions dramatiques françaises, et même si éloignée de la tragédie telle que Shakspeare la comprenait, que ce genre, moitié humain, moitié mythique, ne nous semble qu'étrange. Holopherne personnifie la force objective, la matière qui ne gouverne pas l'esprit; quand il est en scène, tantôt c'est l'élement brutal qui l'emporte, tantôt c'est l'homme perdu de vices et de passions qui parle. Judith personnifie l'esprit exalté par l'enthousiasme. Les deux personnages posés ainsi en face l'un de l'autre dans les deux premiers actes, la lutte entre les deux forces contraires va s'ouvrir; elle remplit le reste de l'action. Pendant qu'on s'amuse sur les places publiques de la ville assiégée, Judith se livre à la prière et à l'extase; elle sent confusément qu'elle est appelée à une mission mystérieuse, et, sa décision prise, elle demande à sortir de Béthulie; elle se rend au camp d'Holopherne : « La nature entière demande sa mort, » se dit-elle. Introduite sous la tente, à minuit, elle ne sait pas trouver le fatale, elle tremble et s'écarte encore l'idée crime; elle espère toucher Holopherne. La sainteté, la fervente exaltation de la belle Israélite éveillent chez le général assyrien une pensée étrange : confiant dans le prestige de sa force, il veut qu'elle s'incline devant lui, il veut qu'elle renie le Dieu des Juifs pour l'adorer. Judith est comme troublée par le génie de la force et de l'audace : « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, faites que je n'aime pas celui que je dois tuer! » Quand Holopherne agité par l'ivresse et impatient de possédée sa proie, porte la main sur Judith, la femme se réveille, et l'horreur de sa situation rappelle qu'elle doit frapper : « Malheur! moi! s'écrie-t-elle, si je n'ose pas faire ce que j'ai résolu! » L'auteur admet que Judith se bit le dernier outrage... Elle revient de l'alcôve toute chancelante, échevelée, sinistre et portant à la main la tête du monstre.

Dans cette analyse, nous avons été obligé de dépouiller les scènes de leur symbolisme et elles n'apparaissent que dramatiques; l'idée que nous donnerions de l'œuvre de Hebbel serait fausse, si nous avons voulu en faire une simple comédie de mœurs. Ce n'est pas, ni les sentiments et les idées que